

Trahison et violence*

CAROLE HAMEL

Rupture

Lors d'une rencontre avec une famille où j'ouvre sur la dérogation à la règle du paiement des séances, les parents reconnaissent effectivement qu'ils ne les paient plus depuis un long moment et certains arrangements sont renégociés pour remédier à ce problème. La journée précédant la séance suivante, Monsieur communique avec moi pour l'annuler. Une semaine plus tard, Madame me contacte à son tour et m'informe que son mari a décidé de divorcer et qu'il a quitté le domicile familial. Elle ajoute qu'il lui a dit avoir été trahi dans cette démarche : il s'était présenté pour une thérapie de famille et il s'est retrouvé dans une thérapie du couple parental. Dans ce mot trahison, j'entends comme le formule si bien B. de La Gorce (1999, p. 35) « un cri, une plainte ou une condamnation [...], c'est le condensé d'un drame ». Curieusement, je me suis surprise à éprouver le même sentiment face à cette famille, puisque c'est suite à une demande formelle de leur part, sous le prétexte qu'il y avait un danger de mort, que j'ai accepté de les recevoir en couple.

Ce drame, je tenterai d'abord de le décrire à partir de trois scènes de passage à l'acte ayant eu cours tout au long de cette cure. À ces *agirs*, sorte de mise en action du transfert, vient répondre un *ré-agir* du thérapeute directement interpellé. Il m'est impossible d'y introduire une aire de jeu, un « comme si » métaphorique permettant l'élaboration d'un roman familial.

(*) Cet article a été publié sous une forme abrégée dans le *Bulletin de la société Psychanalytique de Montréal*. Nous remercions le comité de rédaction, et tout particulièrement Mme Louise Larose Cuddily, d'avoir donné l'autorisation de le publier.

Je poursuivrai cet exposé en essayant de comprendre la signification de cette trahison vue du champ où elle est issue, celui du processus analytique de la relation transféro-contre-transférentielle. Je chercherai du côté de l'intersubjectif rejoué dans ma relation avec cette famille, ce qui nous a amenés à vivre de part et d'autre ce sentiment d'avoir été trahis.

Description de la famille

La famille en question se compose de quatre personnes. Les parents dans la quarantaine éprouvent des difficultés à imposer la discipline à leurs deux enfants : Sophie, âgée de 13 ans, et Alex, âgé de 9 ans. Ils avouent être débordés et incapables de définir des règles de fonctionnement acceptables pour tous.

Suite à l'évaluation initiale, je leur propose une thérapie familiale psychanalytique et leur énonce les règles du cadre. Après cinq séances, chacun, à tour de rôle, exprime son insatisfaction, son découragement et son exaspération. Monsieur, par exemple, se plaint que la situation familiale se détériore davantage et qu'il se sent lui-même plus déprimé. Madame ajoute qu'elle est l'objet de menaces de violence et de séparation de la part de son époux. Comment comprendre que d'une séance à l'autre le climat familial s'envenime au lieu de s'améliorer ? À ce point, je m'interroge sur ce qui peut se profiler de souffrance derrière ces symptômes.

Première scène de passage à l'acte

Deux mois plus tard, survient un drame : Alex, en l'absence de ses parents, furieux contre sa sœur et proférant des menaces de mort, la poursuit avec une arme. Sophie apeurée se réfugie chez un voisin et demande l'intervention des policiers. Il ne s'agissait évidemment pas d'un jeu. Les parents et les enfants sont très humiliés lorsqu'ils me racontent cet incident ayant eu lieu hors cure. Nous nous retrouvons dans une impasse paradoxale. La famille me consulte pour être soulagée et, de mon côté, je cherche à atténuer leur souffrance. Non seulement n'y a-t-il pas de rémission temporaire de leurs symptômes, mais, au contraire, la situation continue de s'aggraver. Quel sens donner à cette détérioration qui me laisse comme thérapeute impuissante à aider une famille toujours souffrante ?

Deuxième scène de passage à l'acte

Madame téléphone, juste avant la séance prévue, pour dire qu'elle souhaite me rencontrer en couple, sans les enfants. « J'en ai assez, dit-elle, des menaces suicidaires de mon mari. J'ai eu une jeune sœur qui s'est tuée à l'âge de 20 ans et je ne tiens pas à revivre des moments semblables. » En entrevue, Monsieur avoue qu'il songe régulièrement au suicide. Et ce ne sont pas là que vaines paroles puisqu'il a déjà tenté de se suicider. De plus, lorsqu'il y a conflit avec sa femme ou ses enfants, il les quitte rageusement en prétendant qu'il va se tuer. À la suite de mes questions qu'il considère comme hors propos, il avoue qu'étant très jeune il a été témoin de plusieurs tentatives de suicide de la part de son père. Au retour de l'école, il le trouvait étendu par terre, inconscient, et il téléphonait aux policiers. Vers la fin de cette rencontre, Monsieur s'adresse à son épouse en lui disant : « Raconte, toi aussi, tu ne fais pas mieux que moi. »

Madame nous apprend alors que, terrorisée par les menaces répétées de son mari, elle-même essaie de planifier sa propre mort en consultant le livre au titre fort révélateur : *Comment réussir son suicide*, bouquin qu'elle laisse traîner sur sa table de chevet. Elle simule devant les enfants certaines suggestions proposées par l'auteur. Ces faits sont racontés par les deux parents sans expression d'affect. Ici il ne s'agit pas d'un fantasme de meurtre, mais bien d'un scénario mis en acte. Une question se pose : comment à travers ces répétitions introduire le symbolique ?

Troisième scène de passage à l'acte

S'amorce alors une autre phase de travail auprès de cette famille marquée par l'expression de frustrations diverses. Les thèmes abordés se cristallisent autour de manques réels ou fantasmatiques : « Nous n'avons plus rien à manger » ou encore : « Nous n'avons plus d'argent pour acheter de la nourriture. » Parallèlement, les membres de cette famille qui ont régulièrement payé leurs séances pendant plus d'une année commencent à en reporter le paiement à la semaine suivante, puis au mois suivant. Non seulement ils ne paient plus, mais ils n'en font pas mention, comme si notre entente initiale n'existait plus. Plus le temps s'écoule, plus je me sens piégée, prise dans l'étau d'une étreinte paradoxale, à la fois victime ou agresseur, dévorée ou annihilée.

Réintroduire la règle de paiement, la dissymétrie et le tiers ne se fait pas sans déchirement. Il s'agit d'un moment crucial dans le processus thérapeutique où il peut se produire une rupture de traitement aussi bien qu'une relance du travail psychique.

La trahison

« Je me sens trahi », « on m'a trahi » et « j'ai peur de me trahir », ce sont là des expressions que l'on entend souvent dans la clinique. Plusieurs auteurs s'entendent pour concevoir la trahison comme une catégorie universelle susceptible d'investir en puissance toute forme de relation. « Le fantasme de trahison structure des époques historiques tout entières aussi bien que des univers familiaux infimes » (E. Pozzi, 1999, p. 1). Cette omniprésence de la trahison coïncide avec une surprenante difficulté à la définir. Si dans le dictionnaire, l'expression signifie soit une défection ou encore une infidélité, une déloyauté, le concept n'est pas aussi univoque en psychanalyse. Dans ce domaine, certains auteurs parlent de la trahison comme d'un mal « nécessaire » pour qu'advienne chez l'individu un travail d'individuation et de subjectivation, par exemple au moment de l'effondrement des rêves œdipiens. La trahison s'avère ainsi le mouvement même de la vie psychique. Pour que ce travail se fasse, il suppose la présence d'un jugement critique qui surmonte les tendances imitatives et sympathiques de l'autre semblable. « Il n'y a d'objet que dans la résistance à l'assimilation » (D. Scarfone, 1999). Paradoxalement, ce jugement critique risque d'être submergé et de se figer dans une ambivalence, ou pire encore, de s'autodétruire dans la fusion dévorante ou dans l'adhésion haineuse. La trahison peut alors être conçue comme destructrice, un « meurtre de la pensée » (D. Scarfone, *op. cit.*), parce qu'il y a non-reconnaissance de l'altérité et aliénation dans le désir de l'autre. Pour tenter de cerner le sens qu'a pu avoir la trahison pour les acteurs impliqués dans ce *néo-groupe* : famille et analyste (E. Granjon), je l'aborderai sous différents axes : crise de l'autorité, intensification du « traumatique » dans la relation transféro-contre-transférentielle, la déprise et les enjeux.

Crise de l'autorité dans la famille

Les parents demandent une thérapie familiale parce qu'ils éprouvent des problèmes dans l'exercice de leur autorité. Tous les membres de la

famille vivent dans un climat de tension continue de sorte que leur réalité quotidienne est marquée par des crises interminables. Aucune résolution de problèmes n'est possible. Ils n'arrivent pas à établir un consensus minimal autour des règles de fonctionnement qui leur permettraient un mieux-vivre ensemble et dans un espace intrapsychique et interpsychique plus harmonieux. Par exemple, le choix d'une émission de télévision devient le prétexte d'une bataille épique, d'un exercice de co-excitation sadomasochiste sans fin. D'autres anecdotes traduisent des moments semblables. Sophie et Alex se disputent sans arrêt pour contester ou nier les privilèges particuliers de chacun. Sophie, tyrannique et intransigeante, veut imposer à tous ses quatre volontés. Quant à Alex, il refuse d'accepter les différences entre sa sœur et lui, comme par exemple l'heure du coucher ou la somme d'argent de poche qui leur est allouée. Il devient agressif le cas échéant.

Tout cela témoigne d'une autorité dysfonctionnelle alternant entre l'abus autoritaire et le laisser-faire, voire une démission totale de la part des parents. On pourrait penser que cette indifférenciation généralisée constitue déjà une sorte de trahison, dans le sens où les parents n'exercent pas une autorité « de bon aloi » (A. Carel, 2002) nécessaire au développement psychique de l'enfant et au mieux vivre ensemble.

**D'une scène de passage à l'acte à l'autre :
intensification du « traumatique »
dans la relation transféro-contre-transférentielle**

Scène 1

Mise en acte d'un scénario homicide

La dimension traumatique des trois scènes de passage à l'acte semble gagner en intensité tout au long de cette cure et se propager dans le néo-groupe. La première scène, celle où Alex poursuit sa sœur avec un couteau, se déroule hors cure. Lorsqu'elle m'est racontée à la séance suivante, je me sens extrêmement violentée et happée par une réalité crue qui paralyse ma pensée. Comme on l'a vu, leurs problèmes s'aggravent de semaine en semaine au lieu de s'atténuer. Mais quelle est donc cette résistance qui rend la famille réfractaire aux effets bénéfiques du traitement et qui me condamne par le fait même à l'impuissance ? N'est-ce pas là le spectre d'une réaction thérapeutique négative, ce à quoi Freud fait allusion quand il écrit que « le malade s'accroche à sa maladie et par là,

lutte contre son rétablissement» (Freud, 1905, p. 14). Alex, en tant que porte-parole de la famille, met en action dans la réalité une souffrance sans nom et sans mot. Il témoigne de l'impossibilité de se séparer sans danger (cette scène se passe en l'absence des parents), traduisant ainsi une forte tendance isomorphique où le tout (la psyché familiale) est l'équivalent de la partie (la psyché individuelle). Ce drame souligne la prégnance des enjeux narcissiques avec leur force d'immobilisation.

Scène 2

Mise en acte de scénarios suicidaires

La deuxième scène, où le couple me raconte leurs différents scénarios suicidaires, se passe en séance, en l'absence des enfants. Ils me parlent de leurs peurs, de leurs terreurs, de leurs menaces suicidaires mutuelles et je leur réponds en tentant de faire des liens avec leurs vécus passés. Ils évoquent des désirs de mort et je leur oppose des désirs de vie. On ne se comprend pas. La tension monte, et ce que je trouve à dire n'aide en rien à améliorer la situation. Au contraire, toute intervention de ma part est vécue comme inappropriée, agaçante et, à la limite, provocante. Dialogue de sourds ou combat en sourdine ? À un trop de réalité traumatique de leur part, je réponds par un trop de vie fantasmatique. Pontalis note qu'à toute action est toujours opposée une réaction égale. Le contre-transfert est une réaction au transfert. « Action-réaction, le couple fonctionne à plein. Il n'y a plus d'échange possible, ni de circulation de sens, mais contrôle et vigilance réciproques. La pulsion d'emprise paraît seule s'exercer. Qui se rendra maître de l'autre ? » (Pontalis, 1988, p. 86)

Toujours dans cette deuxième scène, notons que le cadre familial proposé au début de la cure a été modifié sans préavis. Les enfants ont été évincés. Cette modification pourrait entre autres signifier une résistance collusive entre la famille et moi-même pouvant ainsi ouvrir la voie à d'autres agirs. Sidérée par la perspective de la mort réelle d'un membre de la famille, j'ai contre-réagi sans prendre le temps de discuter ce changement de cadre avec eux. En revanche, on pourrait aussi interpréter cette modification comme une réappropriation par les parents de leurs conflits projetés sur les enfants. En ce sens, les enfants auraient été libérés d'une emprise mortifère.

Scène 3

Mise en acte du scénario de la « mort » de l'analyste

Dans cette troisième scène, celle du non-paiement des séances, je me sens prise viscéralement dans une étreinte mortifère incestuelle ou meurtrière. Je me retrouve sur un même pied d'égalité, en pleine indifférenciation contenant-contenu, la différence analyste-analysant s'estompant ; dans le néo-groupe, il n'y a plus de chef, plus de loi, ni de place assignée. Taire ce manquement, c'est entretenir une toute-puissance imaginaire, une sorte de mort psychique. D'autre part, j'avais l'impression qu'en les affrontant, j'allais provoquer la rupture c'est-à-dire la mort du néo-groupe. « La réalité prend fonction d'insistance, c'est elle qui répétitivement dit l'insensé » (Pontalis, 1988, p. 92). La boucle se referme : crise d'autorité dans la famille, crise d'autorité dans le néo-groupe. Mort de l'autorité, mort du tiers.

Entre la troisième scène de passage à l'acte et l'épilogue : vivre ensemble nous tue, se séparer est mortel

Entre le moment où la famille a cessé les paiements des séances et celui où j'ai réinstauré la règle, il semble que la « mort du sujet » ait gagné tous les acteurs de notre néo-groupe, ce qui va à l'encontre de ce que la thérapie psychanalytique familiale cherche à atteindre, à savoir l'élaboration d'un processus de subjectivation pour chacun. Comment comprendre cette inversion de la finalité thérapeutique, ou comme l'exprime si bien Kaës, que l'isomorphie ait prédominé au détriment de l'homomorphie ? En fait, la mort psychique a envahi la scène thérapeutique. Pour Pontalis (*op. cit.*), cette résistance prend l'allure d'une « défense globale, quasi organique ». Quel en est alors le fantasme agissant ?

Toujours selon cet auteur, les patients – et le thérapeute – qui vivent une relation thérapeutique négative seraient aux prises avec un excès de mère, d'où une seule réponse possible : la réaction. Les thèmes abordés à ce moment du processus : le manque de nourriture et le manque à gagner, se cristallisent autour de leurs insatisfactions face à la thérapeute-mère qui ne les nourrit pas à leur faim. Les passages à l'acte répétés pourraient être ainsi interprétés comme des tentatives désespérées d'assurer la survie et d'échapper à l'emprise de l'imgo maternelle. Toute interprétation de notre part est ressentie comme la répétition d'un verdict originnaire : « Tu ne dis pas ce que tu crois dire, tu es ce que je dis » (Pontalis, 1988, p. 92).

Changer et guérir deviennent alors l'équivalent d'une aliénation dans le désir de l'autre et d'une réédition du trauma d'antan où l'espace pour exister a été envahi par celle qui a exercé son emprise. Donc, guérir c'est mourir psychiquement. Mais se séparer est tout aussi impensable, car il s'agit là d'une annihilation, d'un meurtre.

On peut penser que « l'emprise de l'autre revécue dans le transfert [...] et contre laquelle chacun lutte, peut tout aussi bien traduire ce qui se passe du côté du thérapeute qui se voit pris dans les mailles de plus en plus serrées du transfert, sans possibilité de déprise par les voies habituelles de l'interprétation [...] : emprise contre emprise, ou encore excès de l'autre en soi » (S. Pereg, 1992, p. 132-133).

Déprise

Pour m'extraire de cette situation paradoxale, j'ai d'abord dû résister à la réalité crue non métabolisable, par exemple aux risques réels de suicide et d'homicide, à un manque réel d'argent, pour avoir accès à la dimension symbolique cachée derrière ces réalités traumatiques. En d'autres mots, le danger que recèlent ces trois passages à l'acte, c'est de cantonner le thérapeute dans le domaine de la *survie*, dans l'étiologie des problèmes et dans la réalité des facteurs externes et passés. Or, en subissant l'emprise d'une telle représentation du soi familial qui s'affirme comme refus de toute analyse possible, je m'interdisais du même coup tout accès à la vie fantasmatique.

La question demeure : comment accéder à cette dimension symbolique sans nier le fait que ces personnes aient été réellement malmenées par leur environnement ?

Pour retrouver ma capacité de penser et une certaine « attention flottante », j'ai dû, dans un premier temps, m'identifier à leurs souffrances en l'éprouvant dans ma chair, dans cette aliénation produite par l'emprise de l'autre. Il m'a fallu par la suite me dégager de cette collusion mortifère en faisant, entre autres, le deuil de mon grand désir de les guérir et en acceptant mes limites, à savoir un « pas assez », qui est bien la seule réponse à un « en trop ». Le rétablissement d'un mouvement qui différencie est une tâche douloureuse et difficile pour tous. En réinstaurant la règle du paiement, j'ai réintroduit le tiers séparateur et j'ai dit non à la dérogation. Ceci entraîna la rupture. Monsieur, en tant que porte-parole familial, a réagi en quittant le domicile et la thérapie, en divorçant et en clamant que je l'avais trahi.

Enjeux de la trahison

Si Monsieur, au moment de la rupture, a dit à son épouse que je l'avais trahi et qu'il était venu pour les enfants, je dois avouer que j'ai ressenti, moi aussi, un sentiment analogue, celui d'avoir été trahie. La dérogation à la règle de paiement qui s'est prolongée sur plusieurs semaines m'a rendue de plus en plus confuse. J'étais submergée par des sentiments contradictoires, alternant entre la compassion et la haine. Trop de compassion détruit l'objet/famille par excès de liaison, trop de haine le détruit par excès de déliaison. Dans les deux cas, ce qui est aboli, c'est la différenciation : différenciation sujet/objet, différenciation amour/haine.

Comment expliquer ces enjeux de trahison transféro-contre-transférentiels ? L'expression « on m'a trahi » dans le discours de Monsieur et dans le mien serait-elle une tentative de dégagement d'une emprise ressentie comme mortifère et vécue comme réelle et actuelle dans la relation thérapeutique ? Signifierait-il une sorte de lutte pour se soustraire à l'emprise de l'autre et affirmer son individualité et sa différence ? L'interruption de la thérapie traduirait-elle en quelque sorte un passage « par l'acte » et une solution pour le néo-groupe qui cherche à échapper au paradoxe : « être ensemble nous tue, se séparer est mortel » ? En ce sens, la trahison prendrait une connotation positive.

À l'inverse, le mot traître ne véhiculerait-il pas davantage le refus de Monsieur et de la famille de se séparer ? Pour Pontalis (1988, p. 99), « Rompre avec son analyste, c'est le garder et ce n'est pas du tout la même chose que de s'en séparer ». En tant que porte-parole de la famille, Monsieur dirait « non » au « non agi » de l'analyste face à l'indifférenciation. « En faisant sien ce non, le patient refuserait plutôt la trahison de l'analyste et garderait l'espoir de la faire fléchir » (Pontalis, 1988, p. 96).

Ici, il s'agit de l'emprise du « non », de la pulsion de mort. Selon S. Pereg (1992, p. 136) « cette emprise est massive, [...] surnoise, silencieuse et implacable. L'emprise infiltre [...] et viole l'espace privé de l'autre, s'engouffre et agit [...] au-dedans. C'est la vie psychique même du sujet qui est atteinte ». Comme l'écrit D. Scarfone (1999), ce meurtre de la pensée est la seule « vraie » trahison, entendons par là : un phénomène mortifère et destructeur qui inhibe toute possibilité de symbolisation et d'élaboration d'un roman familial thérapeutique. Le travail de l'analyste et de la famille pourrait consister à retrouver la dynamique interne des conflits masqués par le discours officiel désaffecté et par les agirs répétitifs pour frayer la voie vers d'autres issues.

Revenons maintenant à la deuxième partie de la déclaration de Monsieur, concernant ses enfants. Il s'est senti trahi par moi, parce qu'il était venu pour les enfants alors que je les ai reçus en couple, suite à la demande de son épouse. De quel enfant parlons-nous ? De l'enfant merveilleux, enfant du moi idéal en collusion avec le narcissisme des parents, de l'enfant terrible tout-puissant et destructeur ou encore de l'enfant réel, celui du besoin qui n'a plus rien à manger ? N'y a-t-il pas danger en s'attachant à l'histoire des faits évoqués plutôt qu'à leur pouvoir d'occultation de livrer cet enfant à la dérive incestueuse, l'empêchant d'accéder pleinement à la dimension adulte ?

L'analyste, s'il tient compte de la réalité de la violence vécue par l'enfant/famille, ne doit pas non plus négliger la dimension fantasmatique, c'est-à-dire l'infantile faisant effraction dans le Moi et venant s'actualiser dans le transfert.

Conclusion

Tout au long de cet exposé, j'ai tenté d'élaborer mon roman thérapeutique au sujet des enjeux de trahison dans la relation transféro-contre-transférentielle auprès d'une famille : enjeux vécus dans l'agir et la violence. Sous un certain angle, comme le croit D. Scarfone : « Tout travail d'individuation est une "trahison", soit trahison de l'individu-père dont il s'agit d'abolir la tyrannie, soit "trahison" de la masse-mère dont il s'agit de se détacher » (1999, p. 108).

Dans un premier temps, nous avons pu constater une carence dans l'exercice de l'autorité parentale qui empêchait un mieux-vivre individuel et familial. Cette situation lacunaire s'est répétée dans le néo-groupe : au moment du non-paiement des séances, la loi et les places assignées ont disparu, entraînant une indifférenciation des rôles, ce qui a généré une violence incommensurable et innommable.

Deux des scènes de passage à l'acte traduisent des scénarios de mises à mort homicides et suicidaires. Dans la troisième, il s'agit de la mort psychique des sujets, patients-analyste, aliénés sous l'emprise du désir de l'autre, happés par l'inceste ou le meurtre (trahison mortifère). Mort réelle ? Mort psychique ?

Le recours à la fonction paternelle (trahison nécessaire) par la réintroduction de la règle du paiement, acte qui sépare et différencie, ne s'est pas fait sans violence et sans souffrance pour moi. Accéder à cet acte essentiel pour que les sujets adviennent à exiger une perlaboration de mon

contre-transfert pour renaître à la dimension fantasmatique et échapper à la sidération de ces agirs traumatiques. Pontalis affirme qu'avec de telles familles où il est question de réaction thérapeutique négative, on ne s'ennuie pas mais on souffre. Toujours selon lui, peut-être que ces cas difficiles nous permettent de vivre comme analyste ce que nous n'avons pas rencontré comme patient tout au long de notre analyse et nous donnent l'occasion de travailler, d'écrire et de nous sensibiliser encore davantage à la destructivité de la trahison, une violence sans mots.

Bibliographie

- Carel A. (2002), «Le processus d'autorité, approche clinique et métapsychologique», *Groupal*, 10, 2002, 7-38.
- Enriquez M. (1993), «Le délire en héritage», in R. Kaës, H. Faimberg *et al.*, *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod, 82-113.
- Freud S. (1905), «De la psychothérapie», in *La technique psychanalytique*, trad. fr., Paris, PUF, 1953, 9-22.
- La Gorce B. de (1999), «La méprise», in D. Scarfone (sous la dir. de), *De la trahison*, Paris, PUF, 35-73.
- Laperrière R. (1999), Le malaise de l'imposteur, *Filigrane*, 8, 2, 88-99.
- Pereg S. (1992), De la réaction thérapeutique négative à la relation thérapeutique négative : une histoire d'emprise ?, *Filigrane*, 128-141.
- Pontalis, J.-B. (1988), *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 73-100.
- Pozzi E. (1999), «Le paradigme du traître», in Scarfone D. (sous la dir. de), *De la trahison*, Paris, PUF, 1-35.
- Scarfone D. (1999), «Les trahisons nécessaires», in Scarfone D. (sous la dir. de), *De la trahison*, Paris, PUF, 93-111.



RÉSUMÉ

«Trahison et violence.» L'auteur introduit son sujet par des citations de patients qui reflètent un sentiment de trahison, sentiment qui annonce la rupture, d'avec le couple ou le groupe. Cette violence, parfois nécessaire pour échapper plus ou moins consciemment à un pacte dénégatif aliénant, au négatif de la transmission afin d'advenir comme sujet, peut aussi être une attaque de la pensée, du devenir même de l'individu. L'auteur présente une thérapie de famille où la trahison devient un enjeu transféro-contre-transférentiel. Le sentiment de trahison exprimé par le père lors de l'interruption de la thérapie a également été ressenti par la thérapeute. À travers l'exemple de cette cure, ponctuée de passages à

l'acte, l'auteur poursuit l'élaboration de son « roman thérapeutique », pour tenter d'analyser en quoi ces « passages à l'acte », ont pu exprimer le paradoxe : « Être ensemble nous tue, nous séparer est mortel. »

MOTS CLÉS

Trahison — Violence — Relation transféro-contre-transférentielle — Pacte dénégatif — Passages à l'acte — Réaction thérapeutique négative.

SUMMARY

«Betrayal and violence.» The author introduces the subject with quotes from patients reflecting feelings of betrayal, feelings which herald a break-up with the couple or the group. This sometimes necessary violence allows one to escape, more or less consciously, from an alienating denial pact, and to the negative of transmission, therefore enabling the person to become a subject. At other times, betrayal is an attack on thinking, on the very process of becoming a subject (or becoming an individual being). The author talks about a family where betrayal is the main issue in the transference-counter-transference relationships. The feeling of betrayal shown by the father when he stopped therapy was also felt by the therapist. Through the example of this treatment, containing the odd acting-outs, the author carries on with her «therapeutic romance», trying to analyze how these «acting-outs» could express this paradox : «Being together kills us, being apart is fatal.»

KEY WORDS

Betrayal — Violence — Transference-counter-transference relationships — Negative pact — Acting out — Negative therapeutic relationships.

RESUMEN

«Traición y violencia.» La autora introduce su tema citando a pacientes que hablan de sentimiento de traición, sentimiento que anuncia la ruptura, con la pareja o el grupo. Esta violencia, a veces necesaria para escaparse consciente o inconscientemente de un pacto denegativo que enajena, de lo negativo de la transmisión con el fin de devenir sujeto, puede también ser un ataque del pensamiento, de la transición en vistas a devenir sí mismo en el individuo. La autora presenta una terapia de familia donde la traición se desplaza hacia el campo transferencial-contra-transferencial. La terapeuta experimentó también el sentimiento de traición en relación con el padre en la interrupción de la terapia. A través del ejemplo de esta cura, marcada de actings, la autora prosigue la elaboración de su «novela terapéutica», para intentar analizar en qué estos «pasajes al acto», pudieron expresar la paradoja : «Estar juntos nos mata, separarnos es mortal.»

PALABRAS CLAVE

Traición — Violencia — Relación transferencial-contratransferencial — Pacto denegativo
— Pasajes al acto — Reacción terapéutica negativa.



CAROLE HAMEL
psychanalyste
1481, rue Saint-André
Montréal, Québec
Canada H2L 3T3
5148453810
carolehamel@videotron.ca